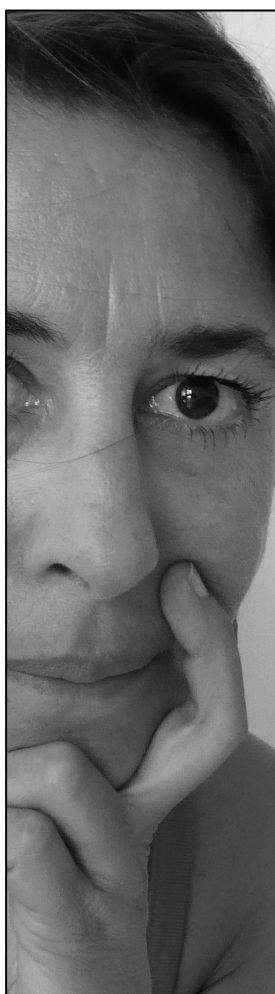


Éditorial #5

par Isabelle Milhabet

Université de Nice-Sophia Antipolis

Isabelle Milhabet est enseignante-chercheur (MCF, HDR) à l'Université de Nice-Sophia Antipolis, membre de l'actuel Laboratoire de Psychologie Cognitive et Sociale et prochainement (janv. 2012) LAPCOS (Laboratoire d'Anthropologie et de Psychologie Cognitive et Sociale). Son activité de recherche, principalement centrée sur le jugement social, prend deux orientations. L'une porte sur la perception de l'avenir et du risque (Milhabet, 2010) et explore notamment les implications dans le domaine de la prévention de l'optimisme comparatif. L'autre concerne l'acceptabilité sociale et les discriminations. Dans ce cadre, ses travaux examinent tout aussi bien la désirabilité et l'utilité sociales de l'optimisme comparatif que les jugements dans le domaine judiciaire.



Cet éditorial est destiné à présenter la démarche adoptée par le chercheur pour réaliser ses recherches en vue de les publier dans une revue scientifique. Afin de répondre à cette préoccupation, je rappellerai succinctement en quoi consiste et comment s'organise la démarche expérimentale. Je présenterai ensuite deux façons de s'inscrire dans cette démarche et, conjointement, d'écrire un article. À cette occasion, j'évoquerai des préoccupations liées à la politique actuelle de publication scientifique de nos revues de psychologie sociale.

Afin de situer ce propos dans le contexte de publication, rappelons aux lecteurs que la vocation, et plus encore le devoir, des chercheurs (ou enseignants-chercheurs) est de rendre compte de leurs travaux à la communauté scientifique (et, indirectement, aux contribuables). Le support privilégié pour la diffusion de leur recherche est généralement l'article dans des revues indexées et évaluées

pour leur qualité (voir Ric, éditorial n°2). Plus ponctuellement, le chercheur écrit pour une revue de vulgarisation, non plus destinée à des experts de la discipline mais au grand public. Le journaliste scientifique peut également se faire l'intermédiaire entre le chercheur et le lecteur. Si ce type de support est intéressant, il ne peut délivrer aux lecteurs ni les détails de la procédure suivie et ni l'esprit qui anime la recherche a été réalisée puis publiée dans une revue scientifique.

C'est à cette démarche et à l'esprit dans lequel l'activité de recherche est menée que je m'intéresse ici. Comment le chercheur s'y prend-il pour mener sa recherche et pour la publier ?

Pour m'en tenir à la recherche expérimentale, la démarche consiste, pour l'essentiel, en quelques étapes incontournables. Après avoir pris connaissance de la littérature du (des) champ(s) thématique(s) de référence, le chercheur formule de nouvelles hypothèses relatives au phénomène d'étude identifié (exemples : l'impact de stéréotypes raciaux dans le recrutement ; l'effet de l'âge dans l'attribution de compétence ; le favoritisme à l'égard des membres de l'intragroupe, etc.). Ces hypothèses théoriques, puis opérationnelles, sont alors soumises aux faits empiriques c'est-à-dire à la passation d'une expérimentation. En d'autres termes, le chercheur élabore le matériel expérimental et la procédure qui lui permettront de tester ses hypothèses. Après avoir recueilli, saisi, puis traité statistiquement ses données, il va analyser ses résultats. Il est bien rare qu'une seule étude suffise, immédiatement et directement, à l'écriture d'un article. Cette première étude va donc entraîner d'autres études et résultats, reposant sur les mêmes préoccupations, qui réunis permettront l'écriture d'un article.

Quoiqu'un peu simplifiée, dans les grandes lignes, l'activité de recherche doit ressembler à ces quelques étapes. Pourtant, il ne suffit pas de les avoir suivies à la lettre, d'élaborer des études méthodologiquement rigoureuses, fondées sur des arguments et enjeux théoriques fondamentaux et/ou appliqués, pour être publié – même s'il apparaît à l'évidence que ce sont là des conditions sine qua non. L'écriture d'un article, sur le fond et sur la forme, prend une tournure variable en fonction des objectifs que s'est fixé le chercheur parmi lesquels on trouve le support de publication (type de revue, son orientation, son évaluation, ses ambitions, etc.), la langue d'écriture, la qualité de l' (des) étude(s) et des résultats obtenus, etc.

La question reste : « comment s'y prendre pour réussir la publication d'un article ? Autrement dit, comment mener des études et l'écriture de l'article

qui en découle, en vue de réussir sa publication dans une revue qualifiante lue par le plus grand nombre de collègues de la discipline, voire d'autres disciplines ? » (voir Gabarrot & Vaidis, 2007).

Il semblerait, désormais, que le chercheur ait un choix à faire entre deux options, l'une que je qualifierais de plutôt « conventionnelle » et l'autre de plus « exploratoire ». Vous pouvez retrouver ces deux options respectivement qualifiées de « Context of Justification » et de « Context of Discovery » (Bem, 2003).

Traditionnellement, l'expérimentation est enseignée comme relevant d'une démarche hypothético-déductive (voir description faite plus haut), et la publication d'un article repose sur cette démarche. Dit autrement, la connaissance de la littérature doit permettre de soulever une (des) question(s) et de formuler des hypothèses, qui doivent elles-mêmes prédire les résultats attendus ou anticiper des réponses aux questions soulevées par l'étude. Le chercheur - quelque peu ambitieux mais sans trop ! - ne va pas se contenter de s'attendre à ce qu'il se passe quelque chose, mais il va prendre le risque de formuler des hypothèses orientées et (ou parce que) argumentées. Si d'aucuns aiment à penser que cette démarche est l'occasion pour le chercheur de montrer à quel point il est intelligent et subtil en formulant les hypothèses ensuite supportées par ses résultats, son intérêt est me semble-t-il ailleurs. En effet, il ne va pas se satisfaire, d'une part, d'avoir prétendument posé LA bonne question et, d'autre part, d'élaborer une expérimentation parmi tant d'autres en lien avec LA question. La formulation d'une prédiction précise impose d'autres exigences : elle suscite la mise en œuvre d'une étude spécifique qui a pour mission de tester, directement et, en toute rigueur, uniquement les hypothèses spécifiques. Ainsi, le chercheur organise son étude autour de ses hypothèses et le traitement des données est contraint par ces dernières. Autrement dit, ses hypothèses sont mises à l'épreuve des faits et, en cela, les résultats attendus ne peuvent pas *être tenus pour acquis à l'avance*. Enfin, que ses résultats soutiennent ou ne soutiennent pas ses attentes, il doit mener les réflexions nécessaires à leur explication afin de re-soumettre ses hypothèses en vue de les consolider ou, au contraire, de les reformuler, de les reconsidérer. Dans ce cadre, rien n'interdit, afin de mieux faire « parler » ses résultats, d'explorer autrement ses données, d'envisager des traitements complémentaires, etc. Le lecteur aura compris que la démarche hypothético-déductive engage à une certaine prise de risque sachant que les résultats ne sont pas garantis, et que l'absence de résultats ne fait pas office de résultats (j'y reviendrai plus loin dans cet éditorial). Avec ce type de démarche, le canevas de l'article a le plus souvent été anticipé, dans sa forme et sur le fond, avant traitement des données.

Une autre démarche, disons « plus exploratoire » sans en être moins expérimentale, repose plus directement sur les résultats obtenus et l'exploitation qui en est faite (pour une aide à l'écriture de ce type d'article, voir Bem, 2003). L'ensemble de la procédure est semblable à la précédente - à ceci près qu'il n'y a plus de démarche hypothético-déductive et ce n'est pas là une mince différence de fond. L'objectif est ici, comme précédemment, de mettre en lumière des « invariants » psychosociaux expliquant le phénomène étudié. Mais, pour atteindre cet objectif, le chercheur bien que suivant exactement la même démarche que celle décrite plus haut, n'organise pas son étude et le traitement des données autour d'hypothèses. Il soulève la question qui fera l'objet de son étude laquelle comprend les variables indépendantes et dépendantes qui lui permettront de répondre à LA question formulée. L'ensemble des données recueillies n'est pas ici organisé autour d'hypothèses. Les données sont examinées dans tous les sens : elles sont tournées et retournées afin d'en faire émerger des résultats. Tous les traitements envisageables sont effectués en vue d'en extraire des résultats significatifs en lien avec la question soulevée. Leur explication est développée a posteriori sur la base de la littérature de référence qui a autorisé l'élaboration de l'étude. L'objectif et l'ambition sont ici centrés sur l'innovation et la découverte de résultats inattendus parce que non testés a priori. L'analyse n'est pas, de fait, limitée par le cadre des hypothèses mais par la question posée et les enjeux soulevés par l'étude. Dans ce cas, si des hypothèses devaient être formulées, après coup donc, il revient à l'auteur de signaler que ses hypothèses sont ad hoc. L'écriture de l'article ne peut donc pas ici être envisagée en amont du traitement des données, mais suite à l'émergence des effets significatifs obtenus.

À l'évidence, des avantages et des inconvénients émanent de cette démarche de recherche et de cette politique de publication (comme de la précédente). La démarche de « découverte » présente l'avantage, devant la profusion d'articles publiés, d'aller à l'« essentiel », de révéler de nouvelles découvertes. Mais une telle démarche assure-t-elle véritablement l'innovation et l'émergence de découvertes inattendues ? Peut-on être assurés d'échapper ici, plus qu'avec la démarche « classique », aux ronronnements, à une recherche politiquement correcte, sans aspérités ? Comment le savoir ? Peut-être en montrant qu'en effet elle permet (ou a permis) de sortir des rails tout tracés par les orientations théoriques dominantes, et d'échapper aux thématiques en vogue et prometteuses en matière de publication. Mais est-ce vraiment le cas ? Elle présente également l'avantage d'écarter le risque de ne pas valider ses hypothèses et de s'encombrer de résultats non significatifs peu valorisés, voire non

souhaités, dans la production scientifique actuelle (voir plus loin).

En effet, quelle revue actuelle aspire à rendre compte de résultats non significatifs ? Quel intérêt pour une revue y a-t-il à diffuser des résultats non significatifs qui ne font pas office de résultats ? Un résultat non significatif (également nommé « nul » ou « négatif » ou « non résultat ») est un résultat qui ne permet pas de conclure que l'impact d'une variable indépendante ou le lien entre plusieurs variables n'est pas dû au hasard. Il existe différents types de résultats non significatifs. J'écarte ici ceux issus de procédures peu rigoureuses. Les résultats non significatifs peuvent concerner des effets classiquement observés dans la littérature. Ils peuvent aussi s'appliquer à l'une ou l'autre des hypothèses formulées - en d'autres termes, ce type de résultats n'existent pas dans une démarche de type « Context of Discovery ». Enfin, ils peuvent également concerner une condition expérimentale ou les effets calculés sur une variable dépendante. Alors qu'en faire ? Que faire de ces résultats qui n'ont pas vocation à être publiés dans les politiques éditoriales actuelles ? Sont-ils véritablement inintéressants et non instructifs pour la connaissance ?

Je crains que la réponse à cette question ne fasse grincer des dents. L'incitation à la publication de résultats innovants positifs peut conduire à l'omission d'une condition embarrassante ou à la sélection des participants ou des items favorisant, parmi un ensemble de participants ou d'items, l'émergence d'un effet significatif. Ces pratiques sont manifestement courantes dans la course aux résultats « positifs » suscitée par la démarche de « découverte ». Mais quelle satisfaction retirer d'une étude de laquelle on aurait sciemment exclu la présentation d'une condition au motif qu'elle « ne donne rien » ou de laquelle on aurait écarté une partie des items parce qu'ils ne sont pas producteurs d'effets (et non parce qu'ils ne sont pas bons !) ? Afin de bien apprécier ce problème, prenons un ou deux exemples, inventés pour les besoins de l'illustration. Imaginons une étude dans laquelle le chercheur manipule un contexte de « racisme » et un contexte de « non racisme » qu'il compare avec une condition contrôle. Admettons que le contexte « racisme » conduise à observer un effet significatif avec la condition contrôle, et que le contexte « non racisme » ne diffère ni du contexte « racisme » ni de la condition contrôle. Que dire de cette étude et des résultats décrits, si le chercheur omet de présenter le contexte « non racisme » ? Que dire de l'effet de l'induction « racisme » s'il ne produit pas des effets différents de ceux obtenus en induction « non racisme » ? En supprimant la condition « non racisme », le chercheur se défait des difficultés qui accompagnent cet effet non significatif mais prive par la même occasion le lecteur d'une bonne compréhension de ce qu'induit la condition « racisme ». Autre exemple. Que dire d'une étude dans laquelle le chercheur aurait retiré

de ses résultats, et donc de sa présentation du matériel, 18 des 24 items initialement prévus pour examiner l'honnêteté d'une personne dans le cadre d'un recrutement ? Ces 18 items ne parlent-ils pas de cette honnêteté ? N'étaient-ils pas bons pour cette mesure ou disent-ils autre chose sur l'honnêteté ?

Les inconvénients de la quête de résultats significatifs et leur exclusivité peuvent prendre différentes tournures. Ne pas connaître les résultats non significatifs qui découlent des recherches d'autres collègues a un coût. Par exemple, Knight (2003) se demande combien de nouvelles recherches reproduisant les mêmes études et les mêmes non effets sont réalisées chaque année ? Ne pas disposer de ces résultats non significatifs peut affaiblir par exemple les méta-analyses. Une méta-analyse est une démarche statistique qui consiste à prendre en compte une série d'études indépendantes portant sur une même préoccupation. Elle doit permettre de mettre en évidence soit les consistances soit les inconsistances issues de l'ensemble des données recueillies. Sans les données qui conduisent à des effets non significatifs, comment prétendre pouvoir faire le point exact sur un domaine, sur un concept ainsi examiné ? Un autre inconvénient concerne l'accès à la connaissance. N'y a-t-il pas des conséquences dommageables en matière de compréhension de certains autres résultats, significatifs, à ne pas être informé de certains résultats non significatifs ? La description de l'entièreté du matériel et de la procédure ainsi que des résultats, même non significatifs, devrait bien souvent permettre une meilleure compréhension des résultats significatifs.

Je ne suis pas en train de dire 1/ qu'aucun résultat non significatif n'est jamais publié (chacun pourra en découvrir au cours de ses lectures), 2/ que tous les résultats non significatifs sont intéressants et pertinents ou enfin, 3/ qu'il faut à tout prix publier tous les résultats non significatifs. Non ! Je m'interroge ici sur les conséquences qu'il y a à éviter absolument les résultats non significatifs, en matière donc de connaissance et de coût. Certaines disciplines (e.g., biologie) ont trouvé une solution, discutable ou à discuter. Elles ont mis en place des dispositifs, accessibles à leur communauté scientifique, permettant ainsi de compiler ces résultats non significatifs (<http://www.jasnh.com/>). Cette solution demeure assez marginale et trouve, à ce jour, un succès très mitigé.

Pour conclure, doit-on alors choisir entre deux écoles ? Une sorte de vieille école, avec la prise de risque qui la caractérise parce qu'elle repose sur une démarche épistémique ou une nouvelle école de l'efficacité à la publication (selon des critères quantitatifs et qualitatifs) s'appuyant sur une politique de rentabilité ? La vieille école serait-elle devenue politiquement incorrecte ? Il revient à

chacun de faire un choix, si choix il y a, dans la mesure où l'évaluation collective (des laboratoires, universités, etc.) et individuelle (carrière des enseignants-chercheurs) dépend pour l'essentiel de la publication d'articles. Pour ma part, j'admettrai que, si la pêche miraculeuse, attractive et efficace,

en matière de publication, a de quoi faire rêver, je m'étais projetée dans une recherche, certes largement diffusée, mais fondée sur l'investigation plutôt que sur la fouille tous azimuts.

Pour citer cet article

Milhabet, I. (2011). Éditorial. *Revue électronique de Psychologie Sociale*, 5, 5-8. Disponible à l'adresse suivante : <<http://RePS.psychologie-sociale.org/>>.

Références

- Bem, D. J. (2003). Writing the Empirical Journal Article. In J. M. Darley, M. P. Zanna, & H. L. Roediger (Eds). *The complete academic: A practical guide for the beginning social scientist, 2nd edition*. Washington, DC: American Psychological Association.
- Gabarrot, F. & Vaidis, D. (2007). Comment lire un article scientifique en psychologie sociale ? *Revue électronique de Psychologie Sociale*, 1, 65-76.
- Knight, J. (2003). Résultats nuls mais ... bienvenus ! *La Recherche*, 367, 50-53.
- Ric, F. (2008). Éditorial, *Revue électronique de Psychologie Sociale*, 2, 3-7.